

Libretto

ALEXANDER VON HUMBOLDT

avec la collaboration

d'Aimé Bonpland

VOYAGES
DANS L'AMÉRIQUE
ÉQUINOXIALE

Introduction, choix de textes et notes de

CHARLES MINGUET

libretto

Première édition publiée
par Les Éditions Maspero en 1980

© Éditions Libretto, Libella, Paris, 2023 pour la présente édition

ISBN : 978-2-36914-856-2

Introduction

Rien, apparemment, n'avait préparé Alexandre von Humboldt à devenir, après Christophe Colomb, le deuxième découvreur de l'Amérique.

Né en 1769, dans une partie de l'Allemagne, la Prusse, qui n'entretenait pas de relations maritimes suivies avec les autres continents, et qui ne possédait aucune colonie, Humboldt a été élevé au sein d'une famille riche, dont les ascendants, du côté paternel, ont servi le roi de Prusse. Le grand-père était capitaine ; le père, commandant de l'armée prussienne et chambellan du prince impérial. Du côté maternel, Alexandre est de souche française et écossaise. Le premier ascendant connu est un protestant émigré français, originaire de Blauzac, dans le Gard, et qui était agriculteur. Il s'appelait Jean Colomb ! Les grands-parents du côté de la mère se sont enrichis dans les manufactures de verrerie.

Au château de Tegel, résidence berlinoise de la famille, Alexandre reçoit une éducation très soignée, conjointement avec son frère Guillaume, de deux ans son aîné. Le père, qui fréquentait, avec son ami le roi de Prusse, la loge maçonnique Concorde, choisit pour ses enfants les meilleurs précepteurs. Ainsi, les deux frères acquièrent une immense culture, par l'étude approfondie des « antiquités »

classiques et des philosophes français et allemands de l'Encyclopédie et de l'Aufklärung du temps de Goethe.

En dépit de ces conditions matérielles et intellectuelles exceptionnelles, Alexandre n'a pas été heureux à Tegel. Il a ressenti son enfance et son adolescence comme une grande souffrance. C'est un élève médiocre, qui éprouve de grandes difficultés pour assimiler l'enseignement dispensé. Les troubles intellectuels et même physiques, car il a une santé fragile, peuvent être attribués à l'absence de liens affectifs avec sa mère ; au témoignage de tous, y compris de son frère Guillaume, Mme de Humboldt était une femme distante, froide, qui faisait régner autour d'elle une atmosphère « de formalisme compassé et d'ennui ». Le sentiment de solitude de Humboldt se renforce à partir de sa dixième année, au moment où meurt son père, qui était un homme spirituel, cultivé et d'un commerce agréable.

En 1792, Humboldt exprimera ainsi ses souffrances à son ami Freiesleben :

« C'est ici, à Tegel, que j'ai passé la plus grande partie de cette triste existence, au milieu de gens qui m'aimaient, qui voulaient mon bonheur et avec lesquels je n'étais absolument pas en accord, dans une contrainte multipliée par mille, dans une solitude qui me privait de tout, dans un état qui m'obligeait à dissimuler constamment, à me sacrifier. »

Dès 1785-1786, Alexandre et son frère commencent à fréquenter les salons. On les voit surtout dans les cercles juifs de Berlin, chez le libraire Nicolai, chez les Mendelssohn et surtout chez les Herz.

À partir de 1787, Alexandre commence des études universitaires supérieures. D'abord à Francfort-sur-Oder, puis à l'université de Göttingen où il va rejoindre son frère. En 1790, il entreprend le premier de ses nombreux voyages à travers l'Europe, qui peuvent être considérés à la fois comme une sorte de

préparation au grand voyage en Amérique et comme une évasion hors du milieu familial.

Avec son maître et ami Georg Forster¹, il part pour l'Angleterre et la France. Il arrive à Paris au moment où le peuple s'apprête à célébrer la Fête de la Fédération. Le spectacle de la France révolutionnaire l'a profondément frappé et a sans doute raffermi l'essentiel de ses idées politiques : « Le spectacle des Parisiens, écrit-il, leur rassemblement national, celui de leur temple de la Liberté encore inachevé, pour lequel j'ai transporté moi-même du sable, tout cela flotte dans mon âme comme un rêve. »

À son retour, Humboldt va suivre les cours de l'Académie de commerce de Hambourg (1790-1791), où il fait la connaissance de nombreux étrangers, notamment d'Espagnols et de Portugais.

Après avoir publié ses premiers travaux de botanique, de chimie et de minéralogie, Alexandre entre à l'Académie des mines de Freiberg. Sa carrière semble définitivement tracée. Il sera ingénieur des mines. À sa sortie de l'Académie, à partir de 1792, il accomplit, comme assesseur du département des Mines et Fonderies de Prusse, quatre inspections des principales exploitations minières de Prusse, de Franconie, de Bavière et d'Autriche. Son inlassable activité dans le domaine de la protection de la vie du mineur, du perfectionnement des appareils de sauvetage (il invente un masque à gaz), ses travaux sur la flore, la physiologie chimique des plantes, etc., lui valent d'être nommé directeur général des mines de Silésie, poste qu'il refuse ; mais il accepte celui de conseiller supérieur des mines.

1. Georg Forster (1754-1794), professeur, géographe et écrivain allemand, qui a participé au deuxième voyage de Cook autour du monde (1772-1775), dont il a publié un récit. En philosophie, il est matérialiste ; en politique, républicain ; il a fait adopter l'incorporation du territoire de Mayence à la République française. À la chute des Girondins, déçu par la Révolution, il est mort désespéré à Paris en 1794.

L'événement qui survient alors, la mort de sa mère, en novembre 1796, met fin à une carrière si brillamment amorcée. Sa vraie vie commence au moment où cette femme, qui, croyait-il, ne l'avait pas aimé, disparaît. Il a des mots terribles :

«Tu sais, mon cher ami, que mon cœur de ce côté-là ne pouvait être profondément atteint, nous étions étrangers l'un à l'autre depuis longtemps.»

En décembre 1796, Humboldt démissionne de l'administration prussienne. Il écrit alors :

«Mon voyage est irrémédiablement décidé. Je me prépare encore pendant quelques années et je rassemble les instruments ; je séjourne en Italie un an ou un an et demi, pour me familiariser tout à fait avec les volcans ; puis on ira en Angleterre en passant par Paris... et ensuite, en route vers les Indes occidentales sur un bateau anglais.»

En juin 1797, il reçoit sa part d'héritage, qui est considérable : elle s'élève à 312 000 francs-or de l'époque. Il est libre, il a enfin les moyens de voyager !

Tout en continuant ses travaux sur le galvanisme, l'astronomie, la chimie, la botanique et la minéralogie, à Iéna, Dresde et Salzbourg, il part pour Paris en avril 1798. Là, il fait la connaissance de bon nombre de savants français et se lie d'amitié avec un chirurgien de marine, Aimé Bonpland¹, qui sera son compagnon de voyage en Amérique. Alors qu'à Salzbourg Humboldt avait projeté un voyage au Brésil, à Paris Bougainville accepte de le prendre dans un voyage autour du monde, organisé par le

1. Aimé Bonpland (1773-1858), né à La Rochelle ; chirurgien de marine, excellent compagnon de voyage de Humboldt en Amérique ; après son retour en France en 1804, Bonpland est revenu en Amérique en 1816, où il a tenté d'implanter en Argentine des exploitations agricoles, détruites successivement par les guerres civiles ou nationales qui ont ravagé ces contrées. Il a été retenu prisonnier sans raison, pendant dix ans (1821-1831), par le dictateur du Paraguay, le docteur Francia.

Directoire, qui devait durer cinq ans. Mais l'expédition, faute de crédits, est annulée. « Les bateaux étaient prêts au départ, écrit Alexandre [...], la première année, nous devions passer au Paraguay, et en Patagonie. [...] La deuxième année, au Pérou, Chili, Mexique et Californie, la troisième dans les mers du Sud (le Pacifique), la quatrième à Madagascar et la cinquième en Guinée. [...] Quelle tristesse indescriptible lorsque en quatorze jours toutes, toutes ces espérances s'écroulèrent! »

Dès lors, pris d'une frénésie quasi malade, Alexandre cherche une issue – il veut partir – n'importe où : en Égypte, en Afrique du Nord, aux Indes orientales. En octobre 1798, Humboldt et Bonpland choisissent de se rendre à Marseille où ils tentent de s'embarquer. Impossible. Laissons-lui la parole :

« Je voulais passer l'hiver en Algérie et dans l'Atlas où il y a encore dans la province de Constantine, d'après Desfontaines, quatre cents plantes inconnues. De là je voulais rejoindre Bonaparte par Sufetula, Tunis et Tripoli avec la caravane qui va à La Mecque. Nous attendîmes en vain pendant deux mois. Nos malles étaient restées emballées et nous courions tous les jours à la plage. La frégate *Jaramas*, qui devait nous conduire, avait fait naufrage et tout l'équipage fut noyé. »

Humboldt tente alors de se rendre à Tunis. Mais les événements d'Égypte, l'opposition du dey d'Alger, provoquent la suspension du trafic maritime. Humboldt décide de partir pour l'Espagne où il a l'espoir, sur la côte du Levant, « de faire [...] au printemps une excursion à Smyrne ». Il longe, avec Bonpland, la côte méditerranéenne, de Marseille à Valence. En Catalogne, à Tarragone, à Balaguer, à Valence, il est émerveillé par la richesse d'une agriculture « exotique », déjà pour lui « le pays ressemble ici à un jardin éternel, entouré de cactus et d'agaves ! Des dattiers de quarante à

cinquante pieds, chargés de grappes de fruits, luttent de hauteur à côté des couvents. Les champs paraissent être une forêt d'arbres à pain, d'oliviers et d'orangers ». À Valence, il ne peut s'embarquer. Il décide alors de se rendre à Madrid où il arrive avec Bonpland le 23 février 1799. Il conçoit un projet de voyage aux Philippines. Présenté au roi d'Espagne Charles IV, à Aranjuez, le 15 mars 1799, grâce à l'appui de Don Francisco Mariano Luis de Urquijo, alors ministre des Affaires étrangères, Humboldt obtient un passeport pour les colonies espagnoles d'Amérique. C'est pour lui une chance inespérée, car la couronne espagnole n'ouvrait l'accès de ses possessions d'outre-mer qu'à de rares occasions. Il n'est pas douteux que sa qualité d'ingénieur des mines a pesé d'une façon décisive sur l'octroi du passeport. Dans le mémoire autobiographique adressé au roi, Humboldt a insisté fort habilement sur cet aspect :

« Je restai voué à la pratique des mines pendant trois ans, et le hasard favorisa tellement mes entreprises que les mines d'alun, de cobalt et même celles d'or de Golderonach commencèrent à devenir profitables aux caisses du roi. »

Humboldt et Bonpland quittent Madrid en mai 1799 pour la Corogne, et le 5 juin de la même année ils s'embarquent sur la frégate Pizarro pour le Venezuela. Alexandre exprime ainsi son enthousiasme :

« Quel bonheur se présente à moi ! Ma tête en tourne de joie ! [...] Quel trésor d'observations vais-je pouvoir faire pour enrichir mon travail sur la construction de la Terre. [...] Je collectionnerai des plantes et des fossiles et je pourrai faire des observations astronomiques, avec des instruments excellents. [...] Mais tout cela n'est pas le but principal de mon voyage. Mon attention ne doit jamais perdre de vue

l'harmonie des forces concurrentes, l'influence de l'univers inanimé sur le règne animal et végétal.»

Et il s'exclame :

«L'homme doit vouloir le Bon et le Grand!»

Il met à profit une escale de six jours aux Canaries (19-25 juin 1799) pour faire l'ascension du pic de Teide et s'intéresser au sort des Guanches (premiers habitants des îles Fortunées et victimes d'un génocide) ; après une traversée de l'Atlantique sans incidents, Humboldt aborde à Cumaná, le 16 juillet 1799. Les deux voyageurs y passent quatre mois, au cours desquels ils visitent la péninsule d'Araya et les missions des Indiens Chaymas, gouvernées par les capucins.

Le premier contact avec le Nouveau Continent provoque chez Humboldt un enthousiasme indescriptible :

«Nous sommes ici enfin, écrit-il, dans le pays le plus divin et le plus merveilleux. Des plantes extraordinaires, des anguilles électriques, des tigres, des tatous, des singes, des perroquets et de nombreux, très nombreux Indiens purs, à demi sauvages, une race d'hommes très belle et très intéressante. [...] Depuis notre arrivée, nous courons partout comme des fous : les trois premiers jours, nous n'avons rien pu observer, car on abandonne toujours un objet pour en prendre un autre. [...] Je sens que je serai heureux ici.»

Fin novembre 1799, Humboldt gagne Caracas par bateau. Il ne tarit pas d'éloges sur l'extrême courtoisie avec laquelle il est reçu :

«[...] partout, écrit-il, les ordres du roi et de son premier secrétaire d'État, M. d'Urquijo [...] sont exécutés avec zèle et promptitude. Je serais bien ingrat si je ne faisais le plus

grand éloge de la manière dont je suis traité dans les colonies espagnoles ».

C'est surtout la probité (hombria de bien), la loyauté et l'hospitalité espagnoles qui l'ont frappé.

Le 7 février 1800, il part pour l'Orénoque. Après avoir visité la province de Valencia, autour du lac du même nom, puis Puerto Cabello sur la côte de la mer Caraïbe, à l'ouest de Caracas, il se rend à San Fernando, sur le Rio Apure, s'embarque, le 30 mars 1800, sur cet affluent de l'Orénoque et entre enfin dans le fleuve géant le 5 avril. De là, il remonte l'Orénoque jusqu'au Rio Negro, aux confins du Brésil (San Carlos de Rio Negro) puis revient à l'Orénoque par le Casiquiare, fleuve qui relie le bassin de l'Amazonie à celui de l'Orénoque. Ce voyage de soixante-quinze jours constitue à lui seul une prouesse. Il a parcouru, sur près de 2 250 kilomètres, des régions infestées de moustiques, peuplées d'indigènes souvent anthropophages (hélas!), où tigres et crocodiles sont nombreux et où les établissements européens (missions ou garnisons), très éloignés les uns des autres, sont très rares. Humboldt et Bonpland y ont fait preuve d'un courage et d'une résistance physique incroyables, d'autant qu'ils n'ont pas cessé de collecter des spécimens de plantes et d'animaux, de prendre des milliers de mesures barométriques, chronométriques, thermométriques, etc., et de tenir un journal où sont consignés tous les détails intéressants à la fois l'historien, le géographe, le sociologue et l'ethnologue.

À propos des difficultés du voyage, Humboldt écrit :

« Pendant quatre mois, nous avons dormi dans des forêts, entourés de crocodiles, de boas et de tigres (qui assaillent ici même les canots), en ne mangeant que du riz, des fourmis, du manioc, du pisang et quelquefois des singes, en buvant l'eau de l'Orénoque. »

Sur son état de santé, il précise, en 1801 :

« Je suis créé pour les Tropiques [...] jamais je n'ai été si constamment bien portant que depuis deux ans. [...] J'ai séjourné dans des villes où la fièvre jaune faisait rage et jamais je n'ai eu le moindre mal de tête! [...] Ma santé a résisté d'une façon *inconcevable*. »

Revenu à Cumaná le 26 août 1800, après une visite aux missions des Indiens Caribes et un séjour d'un mois à Nueva Barcelona, Humboldt s'embarque de ce dernier port vers Cuba, le 24 novembre 1800. La traversée est très dure et il arrive à La Havane le 19 décembre. Il consacre trois mois et demi de son séjour à la visite d'une partie de l'île. C'est là que s'accroît son hostilité à l'esclavage : l'aspect des « ateliers à sucre » (ingenios) où souffrent et meurent les esclaves africains l'emplit d'indignation. Les pages qu'il consacre plus tard à ce problème sont parmi celles auxquelles il tiendra le plus. Le 15 mars 1801, il quitte Cuba pour Batabano en direction de Cartagena (en Nouvelle-Grenade : la Colombie actuelle). Il compte en effet rejoindre par la côte pacifique l'expédition autour du monde du capitaine Baudin. Son projet de circumnavigation est toujours présent à son esprit. Le voici donc de nouveau sur la terre ferme le 30 mars 1801. Fort bien reçu par les autorités de Cartagena, il va passer quelques jours dans la propriété de D. Ignacio de Pombo ; il s'embarque, le 21 avril, sur le Rio Magdalena, qu'il va remonter pendant quarante-cinq jours jusqu'à Bonda. De Bonda, il se rend par voie de terre à Bogota, où, arrivé le 6 juillet, on le reçoit avec magnificence. Il fait la connaissance de l'illustre botaniste hispano-grenadin Don José Celestino Mutis¹ qui lui ouvre largement les magnifiques

1. J. Celestino Mutis (1732-1808), directeur de l'expédition botanique espagnole en Nouvelle-Grenade (1783-1789).

collections de l'expédition botanique royale qu'il dirigeait depuis de nombreuses années. Après quelques excursions dans la région de Bogota, il repart, le 8 septembre 1801, vers Popayan, en empruntant le chemin le plus difficile : le passage du Quindio ; c'est-à-dire qu'il doit franchir les deux cordillères qui séparent les deux villes. Il arrive à Popayan en novembre. Puis c'est la descente vers Quito (6 janvier 1802), après avoir traversé d'affreuses solitudes et subi de très fortes intempéries. Son séjour à Quito et dans sa région durera six mois. Là, le ravissement est à son comble. Le royaume de Quito est couvert de volcans colossaux, dont certains sont en activité ! Il fait d'abord par deux fois l'ascension du Pichincha (26 mai-28 mai). Il dessine la carte complète des volcans de cette zone privilégiée : Pichincha, Antisana, Tunguragua, Cotopaxi, Cayambé-Urcu, Corazón, Carguairazo, Altar, Illiniza, etc. Après un trajet qui l'amène à Riobamba (9 juin), il peut enfin atteindre le Chimborazo, dont il tente l'ascension, accompagné de Bonpland et du jeune Équatorien Carlos Montufar¹. Ils n'arriveront pas au sommet, car ils sont terrassés par le mal des montagnes et par le froid. Cependant, ils parviennent à 4 585 mètres d'altitude (le sommet est à 5 670 m). Enfin, voilà le Pérou que l'expédition va traverser jusqu'à Cajamarca, capitale de l'ancien Empire inca. Le long du trajet, Humboldt observe, décrit et évoque les prestigieux vestiges de la civilisation incasique, ses tambos, ses forteresses, ses chaussées, ses légendes. Après un bref séjour dans la partie amazonienne du Pérou (Jan Rentema), Humboldt prend la route de Lima. Il atteint la côte pacifique fin septembre 1802, juste à temps pour observer le passage de Mercure au port de Callao ; il découvre le célèbre courant froid péruvien qui porte désormais son nom et s'embarque pour le Mexique, le 24 décembre 1802, à quatre heures

1. Carlos Montufar y Larrea (1778-1816), fils du marquis de Selva Alegre, de Quito ; il a accompagné Humboldt de Quito à Cuba. Colonel des armées insurgées d'Amérique, il a été fusillé par les Espagnols en 1816.

du soir, sur la corvette Castor. Il fait relâche à Guayaquil, où il séjourne un mois et demi; il repart pour Acapulco, où il aborde le 22 mars 1803. Il demande par écrit au vice-roi Iturrigaray la permission de visiter la Nouvelle-Espagne (le Mexique), et dès le 27 mars il part pour Mexico. En chemin, il visite les mines de Taxco. Arrivé dans la magnifique capitale de ce royaume (alors la ville la plus peuplée des deux Amériques), Humboldt va vivre dans la société des savants et des lettrés mexicains ou espagnols. Il fréquente le Collège des mines, visite les principaux monuments de Mexico et des environs, les ateliers, les manufactures, les pyramides de Teotihuacan, etc.

En mai 1803, il fait une excursion aux mines de Pachuca et de Regla. En avril, il va à Guanajuato où il visite le complexe minier, très riche.

En septembre, il est à Valladolid de Michoacan (aujourd'hui Morelia) et, dans cette province, il fait l'ascension du volcan de Jorullo, qui avait surgi subitement du sol en deux jours, en 1759. Après une excursion à Toluca, où il gravit le fameux Nevado, il revient à Mexico, où il participe au jury du Collège des mines et prononce trois conférences (octobre 1803).

Le 20 janvier 1804, Humboldt prend le chemin de Veracruz; en passant à Puebla, il visite les ateliers (obrajes) de tissage, où sont honteusement exploités les travailleurs (qui sont pourtant des hommes libres), selon le système de l'endettement perpétuel: tienda de raya.

Au passage, il estime les hauteurs du Popocatepetl et du Iztaccihuatl. À Cholula, il visite la fameuse pyramide précolombienne. Plus loin, il fait l'ascension du Cofre de Perote. À Jalapa, il dresse le tableau des étages de végétation, description restée classique dans la création de la géographie tridimensionnelle.

Arrivés à Veracruz le 19 février, les deux compagnons s'embarquent pour Cuba le 7 mars 1804. Ils y récupèrent les trente-cinq caisses d'herbiers et de collections entreposées lors de leur

première visite. Avant son départ, Humboldt remet un rapport à la Société patriotique de La Havane sur la présence supposée d'or ou de métaux précieux dans le massif de Guanabacoa. Il n'y a trouvé que des pyrites de fer (l'or des fous) et il conseille à ses amis cubains d'abandonner la recherche d'hypothétiques métaux précieux au profit de l'agriculture, « véritable richesse du pays ».

Le 29 avril 1804, Humboldt et Bonpland, avant de retourner en Europe, se rendent aux États-Unis, où ils resteront jusqu'au 30 juin. Le 1^{er} juin, Humboldt est à Washington, où le président Jefferson le reçoit à plusieurs reprises. Le 9 juillet, les deux voyageurs quittent Philadelphie, et après une bonne traversée arrivent à Bordeaux le 3 août 1804.

Humboldt va rester en France jusqu'en 1827, ce qui ne signifie pas qu'il cesse de voyager ; mais sa résidence principale sera à Paris. En mai-juin 1805, il est à Rome avec Gay-Lussac¹ et Leopold von Buch² pour y retrouver son frère alors ambassadeur dans cette ville. En juillet-août, il est à Naples, où il fait trois ascensions du Vésuve, dont il observe l'éruption.

Entre septembre et novembre 1805, il se rend de Rome à Berlin par le Saint-Gothard ; en décembre, le roi de Prusse le nomme chambellan. De nouveau à Paris, entre 1807 et 1811, il se rend tout de même à Vienne, où son frère est en poste. À Paris commence sa grande amitié avec François Arago³ et Gay-Lussac. Humboldt participe aux travaux de l'Institut de France, dont il est nommé associé étranger en 1810. Ses projets de voyage le hantent : il conçoit une expédition au Tibet, puis en Inde et en Asie centrale, soit par voie terrestre, soit par le cap de Bonne-Espérance.

En 1814, au moment de l'invasion, Humboldt intervient auprès

1. Gay-Lussac (1778-1850), physicien et chimiste, professeur ; ami de Humboldt.

2. Von Buch (1774-1853), célèbre géologue allemand.

3. François Arago (1786-1853), physicien et homme politique français libéral, ami de Humboldt.

du commandant en chef des forces d'occupation prussiennes pour protéger le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il fera d'autres démarches en 1815.

Humboldt, dans cette période, consacre son zèle et son talent à la préparation et à l'édition de son voyage en Amérique en collaboration avec Bonpland. Le premier volume paraît en 1807, et le trentième et dernier verra le jour en 1834. Entre-temps, il publie sous un format plus réduit ses Tableaux de la nature (1808) en Allemagne et en France, son Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne (1811, Paris), et un grand nombre de communications et d'articles en français et en allemand dans les principales revues scientifiques. Comme il est aussi chambellan du roi, il doit en même temps remplir des missions diplomatiques pour le compte de la Prusse : d'abord à Paris (où cependant il refuse le poste d'ambassadeur qui lui est proposé en 1815), puis au congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), où il accompagne le roi Frédéric Guillaume III ; enfin, au congrès de Vérone (1822). Au cours de toutes ces années, il entretient une énorme correspondance avec les savants et les institutions scientifiques du monde entier. Il participe aussi à la création de la Société de géographie de Paris, la première du genre. En 1820 et en 1822, une délégation de parlementaires mexicains, conduite par Lucas Alamán, qui sera plus tard ministre, vient lui rendre visite à Paris, en vue de la création d'une compagnie minière. C'est de cette période que date son projet d'aller s'établir définitivement au Mexique, dans les années 1824-1825.

Mais le roi de Prusse a besoin de lui et lui ordonne de revenir définitivement à Berlin. Ce qu'il fait en 1827. Humboldt y déploiera une intense activité scientifique : cycle de conférences à la Sing-Akademie de Berlin, où sont développées ses idées sur la description physique du monde (c'est l'embryon du livre qu'il publiera plus tard sous le titre Cosmos) ; présidence d'une commission royale destinée à aider les jeunes artistes ; travaux sur le

magnétisme terrestre; conférences à l'Académie des sciences de Berlin; et presque tous les ans, désormais, il devra accompagner son roi aux bains de Teplitz.

En 1829, il va pouvoir enfin réaliser en partie son rêve du voyage en Asie. Invité par le ministre Cancrin, il fait une longue randonnée à travers la Russie, en compagnie du biologiste C. G. Ehrenberg et du minéralogiste G. Rose. De Saint-Petersbourg, les trois voyageurs, par Moscou, Nijni-Novgorod, Perm, Tobolsk et Barnaoul, atteignent la Sibérie par Semipalatinsk et Omsk jusqu'à Orenbourg. De là, ils rejoignent la Volga à Samara et arrivent à Astrakhan. Là, ils explorent le delta de la Volga et la mer Caspienne. Les 15 000 kilomètres du voyage, dont environ 5 000 en bateau, ont été parcourus entre le 12 avril et le 24 octobre 1829.

C'est le dernier grand voyage que Humboldt aura fait. Il a alors soixante ans. Il lui reste trente ans de vie, qu'il va consacrer à des travaux sur L'Histoire de la géographie du Nouveau Continent (publiée entre 1836 et 1839), la publication de son Voyage en Asie centrale (1843) et la préparation de l'œuvre de sa vie, Cosmos (1845-1862). Humboldt participe aux activités scientifiques des nombreuses académies dont il est membre (Académie des sciences de Berlin, Institut de France, Société de géographie de Paris, Académie royale des sciences et lettres de Belgique, Royal Irish Academie, Royal Society de Londres, Académie autrichienne, Académie romaine pontificale de Nuovi Lincei, Académie des sciences de Saint-Petersbourg, Real Academia espanola, etc.).

Son installation définitive en Allemagne ne l'a pas empêché de se déplacer. Il profite des missions diplomatiques qui lui sont confiées pour revenir très souvent à Paris (1831, 1835, 1838, 1841, 1842-1843, 1844-1845, 1847-1848) et pour y séjourner plusieurs mois à chaque voyage. En 1848, de retour à Berlin et après son dernier voyage en France, il participe aux funérailles des victimes de la révolution de mars, montrant ainsi publiquement ses sympathies pour le parti de la Liberté. Il a alors soixante-dix-neuf ans!

Humboldt a travaillé d'arrache-pied jusqu'au dernier souffle de sa longue vie. Le 15 mars 1859, quelques mois avant sa mort, on peut lire dans les journaux de sa patrie une annonce où il supplie ses nombreux correspondants de ne plus lui écrire ; il reçoit en effet, chaque année, entre 1 600 et 2 000 lettres, missives, messages et documents, manuscrits et projets de voyage et d'expéditions coloniales ; cette masse de courrier l'empêche de se consacrer à ses propres recherches qu'il veut poursuivre, « en dépit, précise-t-il, de la diminution de mes forces physiques et intellectuelles ».

En avril 1859, Alexandre de Humboldt s'alite ; il sent ses forces l'abandonner rapidement. Le 6 mai 1859, à quatorze heures trente, il expire dans son appartement de la Oranienburgerstrasse, en présence de sa nièce Gabriele von Bülow et de son neveu August von Hedemann. Il meurt donc sans descendance directe. Il ne s'est jamais marié et il semble ne pas avoir laissé d'enfant naturel. On se demande d'ailleurs comment il aurait eu le temps de s'occuper d'une famille. Le 10 mai ont lieu les funérailles solennelles à la cathédrale de Berlin et le 11 son cercueil est déposé au cimetière familial du Parc, au château de Tegel, où il repose à côté de ses parents et de son frère.

Telle fut, trop brièvement évoquée, l'existence de ce génie universel, de ce Protée de la science, de cet humaniste libéral qui, en dépit de ses fonctions officielles à la cour du roi de Prusse, est resté fidèle aux idées de sa jeunesse.

Dans ses écrits, on reconnaît l'influence prépondérante des encyclopédistes français et de l'Aufklärung allemande : Mauvertuis, Diderot, d'Alembert, Buffon, Condorcet, Kant, Lessing, Schiller, Goethe : il partage avec eux une conception unitaire de l'Univers et de ses lois, d'un « grand Tout » évoluant et se transformant selon un processus historique qui peut être découvert en recourant à ce qu'il nomme lui-même sa méthode d'empirisme raisonné. Il repousse l'idée de races inférieures ou supérieures. Il n'aime pas le cléricisme et il est même quelque peu antireligieux. À ce propos, il écrit que toutes les religions offrent trois parties distinctes :

un traité de mœurs partout le même et très pur; un rêve géologique et un mythe ou petit roman historique. Il refuse d'expliquer la création de la matière organique à partir de l'inorganique (le souffle divin) et il qualifie la croyance en l'immortalité de l'âme de « conte bleu d'au-delà du tombeau ».

En dépit de l'énigme que sont pour lui ce qu'il appelle « les oscillations de l'histoire », c'est-à-dire « le mouvement tour à tour progressif ou rétrograde de l'humanité » et malgré le désespoir qu'il exprime de vivre, à partir de 1815, à une époque où triomphe en Europe le conservatisme le plus rigoureux (« Nous vivons ou plutôt nous végétons, écrit-il en 1853, atrocement trompés dans nos espérances les plus chères »), Humboldt veut croire tout de même aux progrès de l'humanité. Dans le Cosmos, il écrit :

« Par une heureuse connexité de causes et d'effets, souvent même sans que l'homme en ait la prévision, le Vrai, le Beau, le Bon se trouvent liés à l'Utile. »

L'œuvre scientifique de Humboldt, et surtout le voyage en Amérique espagnole, n'ont pas eu l'audience qu'ils méritent. En France, en dépit de la publication du Voyage en français, l'intérêt pour Humboldt s'est manifesté de façon sporadique et peu intense. À part une brochure de 88 pages publiée en 1860, l'édition des lettres américaines de Humboldt en 1905 et la publication en 1969 chez Maspero d'un ouvrage consacré à Humboldt américaniste¹, il n'existe jusqu'à présent aucune réédition de ses œuvres complètes ou choisies destinée au grand public.

L'édition monumentale en trente volumes in folio est devenue introuvable et le « reprint » qui en a été fait en Hollande il y a quelques années est à un prix exorbitant.

1. Ch. Minguet, *Alexandre de Humboldt, historien et géographe de l'Amérique espagnole, 1799-1804*, Maspero, Paris, 1969, 696 pages.

En Allemagne, il semble que la gloire littéraire de Guillaume ait éclipsé celle d'Alexandre. En outre, le climat politique et culturel de l'Allemagne de Bismarck, puis de Guillaume II et enfin de Hitler n'a pas été favorable à la connaissance et à la propagation de ses œuvres. Adeptes des Lumières européennes, cosmopolite, humaniste et libéral, hostile à toute forme d'oppression ou de répression de la pensée, exagérément « francisé » aux yeux des chauvins de sa patrie, exagérément allemand et démocrate pour les « patriotes » français, Alexandre de Humboldt a été longtemps ignoré et oublié. Ce n'est qu'après la fin de la Seconde Guerre mondiale que l'Allemagne a redécouvert le pur génie qu'elle avait enfanté. Les deux Allemagnes lui ont consacré d'excellentes études et lui ont rendu des hommages éclatants, notamment à l'occasion du centenaire de sa mort (1959) et du bicentenaire de sa naissance (1969).

Grâce aux extraits que nous présentons aujourd'hui, le lecteur pourra évaluer l'énorme contribution de Humboldt à la connaissance de l'Amérique espagnole.

Humboldt n'a pas été un simple voyageur, à la manière de ceux qui l'ont précédé, notamment au XVIII^e siècle. Comme il le remarque dans l'introduction de son Voyage aux régions équinoxiales, la plupart de ses prédécesseurs, qui ont sans doute rapporté de leurs voyages autour du monde bon nombre de données nouvelles et utiles, n'ont cependant pas eu le temps de pénétrer à l'intérieur des continents. Un voyage autour du monde est plus une reconnaissance des ports, des côtes, de la physionomie extérieure des terres, qu'une exploration. Cela n'enlève rien aux mérites des circumnavigations, mais limite nécessairement le champ d'observation qu'une exploration à l'intérieur des terres permet de découvrir plus sûrement.

On a vu plus haut l'immense espace parcouru en Amérique par Humboldt, et qui représente plus de 15 000 kilomètres à l'intérieur des terres, dont près de 2 500 par les fleuves, sans compter les

traversées maritimes. Expédition considérable et très pénible, non seulement en raison de l'absence quasi totale de chemins, mais aussi de la situation géographique des régions traversées, où régnaient à l'état endémique toutes les maladies tropicales. En outre, Humboldt et Bonpland, encombrés d'instruments de mesure, devaient faire suivre un équipage pesant. De telle sorte qu'ils étaient accompagnés d'une troupe de porteurs qui n'ont jamais été moins de vingt-cinq et d'un train de vingt mules.

Enfin, le voyage a été financé entièrement par Humboldt. Sur les 312 000 francs-or de son héritage, il en a consacré 150 000 environ au voyage. Par la suite, l'édition monumentale lui en a coûté 368 000. Il est donc certain qu'Alexandre de Humboldt a consacré à la science la totalité de son héritage et tout ce qu'il a pu gagner par la suite.

À la fin de sa vie et à part ses manuscrits et sa bibliothèque, il n'est pratiquement rien resté en argent liquide de tout ce qu'il avait hérité ou acquis.

L'image que Humboldt nous a léguée de l'Amérique espagnole est très complète.

Il nous présente un tableau chiffré des surfaces, du relief, de l'orographie, de la géologie et de la géomorphologie, de la phytogéographie¹ et de la climatologie de l'Amérique. Il démontre, contre l'opinion de Buffon, que le continent américain est plus ancien qu'on ne le supposait alors et que, les formations géologiques étant identiques sur tous les continents, l'Amérique n'est pas un produit aberrant de la nature.

Il nous offre pour la première fois dans l'histoire une statistique démographique, digne de foi, d'une population multiraciale et métissée déjà à plus de 30 % , en rectifiant les erreurs de

1. En ce qui concerne par exemple la botanique, on calcule que Humboldt et Bonpland ont rapporté d'Amérique 5 800 espèces de plantes, dont 3 600 étaient inconnues, soit un enrichissement de 5 à 6 % du trésor botanique mondial de l'époque.

Montesquieu ou de Raynal qui avaient affirmé la quasi-disparition de la population indigène.

Il dresse une évaluation chiffrée de la situation de l'état économique de l'Amérique espagnole en rapport avec l'Europe. Il montre, par exemple, que la production agricole du Mexique, contrairement à ce que l'on croyait en Europe, est supérieure, en valeur, au produit des mines. Pour Cuba, il démontre la nécessité d'une agriculture diversifiée, afin que l'île échappe à la malédiction de l'esclavage causé par la monoproduction sucrière.

Humboldt est le fondateur de l'anthropologie, de l'ethnologie et de l'archéologie américanistes. Il prouve l'origine asiatique de l'Indien américain. Il introduit dans l'étude de l'indien et de ses civilisations le concept de spécificité, de possibilisme, contre la croyance du XVIII^e siècle en un progrès continu et uniforme de tous les secteurs de la vie sociale d'un pays ou d'un groupe humain. Son image de l'Indien est objective : il n'est ni bon ni méchant, mais seulement un de nos semblables qui est passé par des expériences propres, et surtout a subi trois siècles d'oppression coloniale, de telle sorte qu'il est presque impossible de savoir aujourd'hui ce qu'il a pu être avant la Conquête et ce qu'il aurait pu devenir sans elle.

Grâce à la connaissance parfaite de l'histoire de la Conquête et de la colonisation, qu'il acquiert après son retour en Europe, Humboldt élabore une image plus sereine, moins passionnée et moins injuste aussi, de l'action de l'Espagne en Amérique. Il condamne les horreurs commises contre les Indiens et le fléau de l'esclavage, mais il ne fait aucune concession à la mode européenne de son temps, qui consistait, pour les Européens non espagnols, à condamner sans appel la colonisation espagnole en Amérique. Car il savait que, placés dans les mêmes conditions, tous les peuples agissent de la même façon. Et les colonisations françaises et anglaises du XIX^e siècle sont assurément l'illustration la plus éloquente de cette vérité.

Du point de vue politique, Humboldt nous a légué un tableau surprenant du malaise et de l'instabilité de la société coloniale,

avec les luttes d'intérêts entre divers secteurs et groupes qui la composaient : Créoles contre Espagnols, militaires contre administrateurs, commerçants contre missionnaires, ordres religieux entre eux, gens de la côte et habitants des sierras. Il remarque la force du préjugé de couleur et de la « fureur des titres » chez les Blancs purs ou les Blancs « en demi-teinte ».

Mais aussi recevons-nous une image détaillée du développement intellectuel et culturel de certaines parties de l'Empire espagnol ; Humboldt relève la présence d'une élite intellectuelle créole fournie, dotée d'institutions de valeur, d'universités, de réalisations administratives importantes.

Le travail de Humboldt est l'annonce de ce que sera l'Amérique latine au XIX^e siècle ; dans le déséquilibre patent entre les classes sociales, dans une richesse exagérée et une pauvreté trop forte, dans ce qu'il appelle « le manque de sociabilité » des habitants des colonies, dans le maintien de structures économiques de type colonial (latifundisme), il a su voir le germe des troubles et des guerres civiles qui ont ravagé l'Amérique latine au siècle dernier.

Il comprend et il déclare qu'il est impossible que le système colonial, injuste par nature, se perpétue : « L'histoire des colonies, écrit-il, en général ne présente que deux événements mémorables : leur fondation et leur séparation de la mère patrie. »

Ajoutons enfin que cette vision totale révèle aussi un profond attachement non seulement à la terre mais aussi aux hommes de l'Amérique hispanique. Il les voit comme une partie intégrante de l'humanité, avec un sentiment dépourvu de tout esprit colonial, avec objectivité et sympathie. Les Latino-Américains, affirme-t-il, sont capables de résoudre leurs propres problèmes et d'avancer sur le chemin du progrès et de la liberté.

Charles Minguet

À propos de cette édition

Les textes soigneusement sélectionnés et regroupés ici par Charles Minguet n'avaient pas été réédités depuis 1980. Ils sont extraits de la relation historique du *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* (1814 à 1831), de l'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* (1808 et 1811), de l'*Essai politique sur l'île de Cuba* (1826), de *Tableaux de la Nature* (1808) et des *Vues des Cordillères* (1810 à 1813).

Bibliographie

Édition monumentale in-folio et in-quarto du *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 par Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland, rédigé par A. de Humboldt*, Grande Édition, Schoell, Dufour, Maze et Gide, Paris, 1807 et années suivantes.

Vol. I et II. *Plantes équinoxiales, recueillies au Mexique, dans l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, de Cumaná et de Barcelone, aux Andes de la Nouvelle-Grenade, de Quito et du Pérou, et sur les bords du Rio Negro, de l'Orénoque et de la rivière des Amazones, ouvrage rédigé par A. Bonpland*. 2 vol. en 17 livres, avec 144 planches noires, Levrault et Schoell, Paris, 1808, 1809, fol.

Vol. III et IV. *Monographie des Melastomacées, comprenant toutes les plantes de cet ordre recueillies jusqu'à ce jour, et notamment au Mexique, etc., mise en ordre par A. Bonpland (Melastomes et Rhexies)*, 2 vol. en 24 livres, avec 120 planches coloriées, Librairie grecque-latine-allemande, Paris, 1816-23, fol.

Vol. V. *Monographie des Mimoses et autres plantes légumineuses du Nouveau Continent, recueillies par A. de Humboldt et Bonpland, mises en ordre, décrites et publiées par C. Sigism*

Kunth, 1 vol. en 14 livres, avec 60 planches col., N. Maze, Paris, 1819-24, fol.

Vol. VI et VII. *Révision des graminées, publiée dans le Nova Genera, précédée d'un travail général sur la famille des Graminées*, par C. S. Kunth, 2 vol. avec 220 planches, dessinées par Mad. Eulalia Delile, coloriées et en papier gr. Colomb. vélin, Gide fils, Paris, 1829-34, fol.

Vol. VIII-XIV. *Nova genera et species plantarum, quas in peregrinatione ad plagam aequinoctialem orbis novi collegrunt, descripserunt, partim adumbraverunt A. Bonpland et A. de Humboldt. Ex schedis autographis Amati Bonplandi in ordinem digessit C. S. Kunth, accedunt Alexandri de Humboldt notationes ad geographiam plantarum spectantes*, 7 vol., Schoell, Lutetiae Parisiorum, 1815-25, fol.

Vol. XV et XVI. *Atlas pittoresque du voyage, plus connu sous le titre Vues des Cordillères et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, 2 vol. avec 69 planches, chez F. Schoell, Paris, 1810, fol. gr. col. vél.

Vol. XVII. *Atlas géographie et physique des régions équinoxiales du Nouveau Continent fondé sur des observations astronomiques, des mesures trigonométriques et des nivellemens barométriques* par Alexandre de Humboldt, chez Dufour, Paris, 1814-1834, fol.

Vol. XVIII. *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent, et des progrès de l'astronomie nautique aux xv^e et xvi^e siècles*, Gide, Paris, 1814-34, fol. gr. col. vél. (Analyse de l'Atlas géographique et physique).

Vol. XIX. *Atlas géographique et physique du royaume de la Nouvelle-Espagne. Fondé sur des observations astronomiques, des mesures trigonométriques et des nivellemens barométriques* par A. de Humboldt, 20 cartes, chez Schoell, Paris, 1811, fol.

Vol. XX. *Géographie des plantes équinoxiales. Tableau physique des Andes et pays voisins*, fol.

Vol. XXI et XXII. *Recueil d'observations astronomiques, d'opérations trigonométriques et de mesures barométriques, faites pendant le cours d'un voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, depuis 1799 jusqu'en 1804, rédigées et calculées d'après les tables les plus exactes, par Jabbo Oltmanns; ouvrage auquel on a joint des recherches historiques sur la position de plusieurs points importants pour les navigateurs et pour les géographes*, 2 vol., F. Schoell, Treuttel et Würtz, Paris, 1808 et ann. suiv., grand in-quarto.

Vol. XXIII et XXIV. *Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée faites dans l'océan Atlantique, dans l'intérieur du Nouveau Continent et dans la Mer du Sud, pendant les années 1799-1803*, 2 vol. avec 54 planches noires et col., Schoell, Dufour, Paris, 1805-33, grand in-quarto.

Vol. XXV et XXVI. *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne. Dédié à S. M. Charles IV*, 2 vol. avec un Atlas de 20 cartes in-fol. (vol. XIX), Schoell, Paris, 1811, grand in quarto.

Vol. XXVII. *Essai sur la géographie des plantes; accompagné d'un tableau physique des régions équinoxiales, fondé sur des mesures exécutées depuis le dixième degré de latitude boréale jusqu'au dixième degré de latitude australe pendant les années 1799-1803, avec une grande planche en couleur ou en noir*, grand in-quarto, F. Schoell, Paris, an XIII (1805).

Vol. XXVIII-XXX. *Relation historique du Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 par A. de Humboldt et A. Bonpland, réd. par A. de Humboldt*, 3 vol., Paris, tome I: 640 p. chez F. Schoell, 1814, tome II: 722 p. chez Maze, 1819, tome III: 629 p. chez Smith et Gide fils, 1825, grand in-quarto.

AUTRES OUVRAGES CONSACRÉS EN TOUT OU EN PARTIE
À L'AMÉRIQUE

Tableaux de la Nature, ou considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux et sur les cataractes, trad. de l'allemand par F. B. B. Eyriès, 2 vol., Paris, 1808, in 12.

L'un des rares ouvrages que Humboldt a écrits et publiés d'abord en allemand sous le titre *Ansichten der Natur mit wissenschaftlichen Erläuterungen*, Stuttgart et Tübingen, chez Cotta, 1808. Humboldt considérait ce livre comme son préféré. Les éditions françaises sont très nombreuses au XIX^e siècle. Nous en connaissons au moins cinq : celles de 1808, 1828, 1850-51, 1865 et 1866. Dans les *Tableaux de la Nature*, Humboldt reprend, en les développant, un certain nombre de données qui figurent déjà dans les volumes XXIII et XXIV de l'édition monumentale. La meilleure édition française est celle de 1866 :

Tableaux de la Nature, par Alexandre de Humboldt, traduction de M. C. Galuski, la seule approuvée par l'auteur. Nouvelle édition mise dans un meilleur ordre que les précédentes, augmentée de notes biographiques et ornée de 12 vues pittoresques et cartes, Guérin, Paris, 1866, in 4, XVI-720 p., pl. et cartes.

Le livre a été dédié à Guillaume de Humboldt.

Essai politique sur l'Île de Cuba, avec une carte et un supplément qui renferme des considérations sur la population, la richesse territoriale et le commerce de l'Archipel des Antilles et de Colombia, 2 vol., Librairie Gide et fils, Paris, in 8, tome I : «Avertissement et analyse raisonnée de la carte de l'île de Cuba», XLVI p. + 364 p. ; tome II : 408 p.

Dans cet ouvrage, Humboldt reproduit la dernière partie du 3^e volume de la grande édition de la *Relation historique*, vol. XXX, livre X et une fraction du livre XI. Il a ajouté un

supplément très intéressant sur la population des divers États de l'Amérique anglaise, espagnole et portugaise, qui figurait déjà dans l'édition monumentale.

Nous ajouterons à cette liste le *Cosmos*, qui ne figure pas dans l'œuvre proprement américaniste de Humboldt. Le *Cosmos* est cependant très important, car on y trouve un grand nombre de renseignements sur l'Amérique. La première édition a été faite en allemand, sous le titre : *Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, 5 volumes, chez Cotta, Stuttgart, 1845-1862, in 8.

La première traduction française porte le titre suivant : *Cosmos, Essai d'une description physique du monde*. Traduit par H. Faye, tome I-III, 1^o partie, et par Ch. Galusky, tome III, 2^o partie et tome IV, Paris, Gide et Baudry, 1847-1859, in 8. Tome I : VIII-580 p. ; tome II : XIV-633 p. ; tome III : VIII-763 p. ; tome IV : 806 p.

Le manuscrit du *Cosmos* est à la Bibliothèque nationale.

VOYAGES
DANS L'AMÉRIQUE
ÉQUINOXIALE

Si l'Amérique n'occupe pas une place distinguée dans l'histoire du genre humain et des anciennes révolutions qui l'ont agitée, elle offre un champ d'autant plus vaste aux travaux du physicien. Nulle part ailleurs la Nature ne l'appelle plus vivement à s'élever à des idées générales sur la cause des phénomènes et sur leur enchaînement mutuel. Je ne citerai pas cette force de la végétation, cette fraîcheur éternelle de la vie organique, ces climats disposés par étages sur la pente des Cordillères, et ces fleuves immenses qu'un écrivain célèbre nous a peints avec une admirable fidélité¹. Les avantages qu'offre le Nouveau Monde pour l'étude de la géologie et de la physique générale sont reconnus depuis longtemps. Heureux le voyageur qui peut se flatter d'avoir profité de sa position, et d'avoir ajouté quelques vérités nouvelles à la masse de celles que nous avons acquises! [...]

A. De Humboldt. *Paris, 1812.*

1. M. de Chateaubriand (note de H.).

DÉPART DE LA COROGNE POUR CUMANÁ
(5 JUIN 1799)

Le *Pizarro* appareilla [...] le 5, quoiqu'on eût eu, peu d'heures avant, la nouvelle qu'une escadre anglaise avait été signalée à la vigie de Sisarga, et qu'elle paraissait faire route vers l'embouchure du Tage. Les personnes qui virent lever l'ancre à notre corvette disaient tout haut qu'en moins de trois jours nous serions pris, et que, forcés de suivre le bâtiment sur lequel nous nous trouvions, nous serions conduits à Lisbonne. Ce pronostic nous causait d'autant plus d'inquiétude que nous avions connu à Madrid des Mexicains qui, pour retourner à la Veracruz, s'étaient embarqués à trois reprises à Cadix, et qui, ayant été pris chaque fois presque au sortir du port, étaient rentrés en Espagne par la voie du Portugal.

Le *Pizarro* était sous voile à deux heures de l'après-midi. Le canal par lequel on navigue pour sortir du port de la Corogne est long et étroit : comme la passe s'ouvre vers le nord, et que le vent nous était contraire, nous eûmes à courir huit petites bordées, dont trois étaient à peu près perdues. [...] Nos yeux restèrent fixés sur le château Saint-Antoine, où l'infortuné Malaspina¹ gémissait alors dans une prison d'État. Au moment de quitter l'Europe pour visiter des contrées que cet illustre voyageur avait parcourues avec tant de fruit, j'aurais désiré occuper ma pensée d'un objet moins attristant.

À six heures et demie nous passâmes la Tour d'Hercule, qui est le phare de la Corogne [...] et sur laquelle, depuis les temps les plus reculés, on entretient un feu de charbon de terre pour diriger les vaisseaux. La clarté de ce feu ne

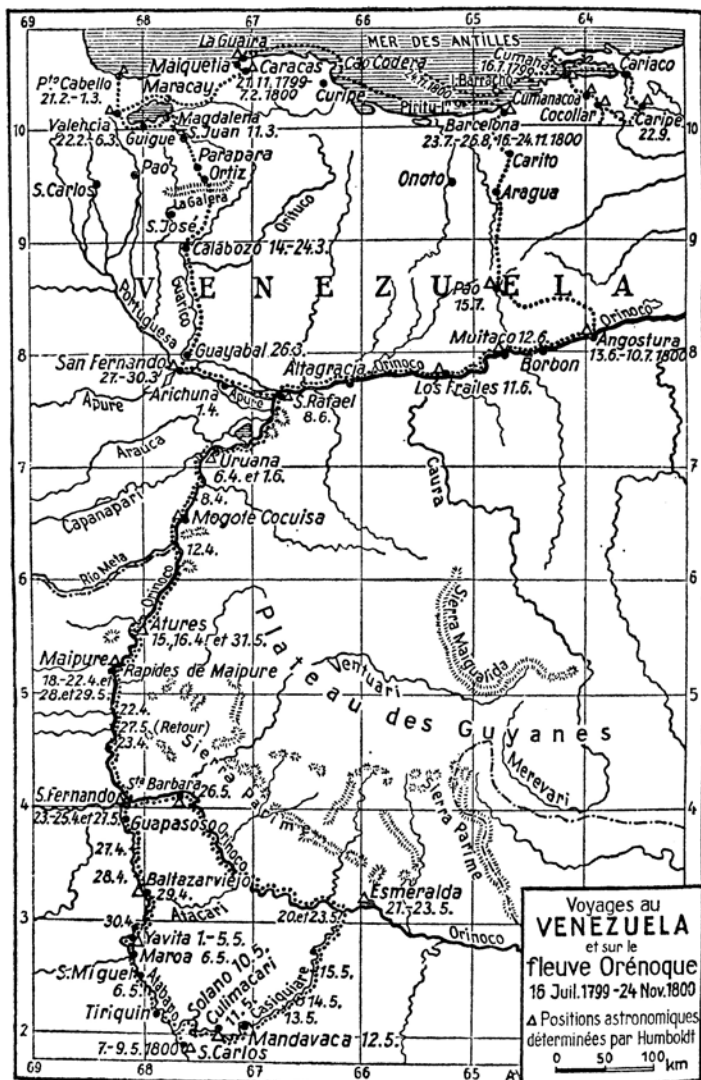
1. Alexandre Malaspina (1754-1810), explorateur italien qui a fait un voyage autour du monde sur la frégate *l'Astrée* (1782-1784). Enfermé à la Corogne depuis 1794.

répond pas à la belle construction d'un si vaste édifice ; elle est si faible que les bâtiments ne l'aperçoivent que lorsqu'ils se trouvent déjà en danger d'échouer sur la côte. Vers l'entrée de la nuit, la mer devint très rude et le vent fraîchit beaucoup. Nous fîmes route au nord-ouest pour éviter la rencontre des frégates anglaises que l'on supposait croiser dans ces parages. Vers les neuf heures, nous vîmes la lumière d'une cabane de pêcheurs de Sisarga : c'était le dernier objet que nous offraient les côtes de l'Europe. À mesure que nous nous éloignons, cette faible lumière se confondait avec celle des étoiles qui se levaient sur l'horizon, et nos regards y restaient involontairement attachés. Ces impressions ne s'effacent point de la mémoire de ceux qui ont entrepris des navigations lointaines à un âge où les émotions de l'âme sont encore dans toute leur force. Que de souvenirs réveille dans l'imagination un point lumineux qui, au milieu d'une nuit obscure, paraissant par intervalles au-dessus des flots agités, désigne la côte du pays natal. [...]

Un voyage des côtes d'Espagne aux îles Canaries, et de là à l'Amérique méridionale, n'offre presque aucun événement qui mérite de fixer l'attention, surtout lorsqu'il a lieu pendant la belle saison. C'est une navigation moins dangereuse que ne l'est souvent la traversée des grands lacs de la Suisse.

RELÂCHE AUX CANARIES. SANTA CRUZ
DE TÉNÉRIFFE ET PIC DE TEIDE (19-25 JUIN 1799)

Quelle jouissance m'a donnée le séjour aux Canaries ! Presque tous les naturalistes qui (comme moi) sont passés aux Indes n'ont eu le loisir que d'aller au pied de ce colosse volcanique et d'admirer les jardins délicieux du port de l'Orotava. J'ai eu le bonheur que notre frégate, le *Pizarro*, s'arrête



69 68 67 66 65 64

La Guayra MER DES ANTILLES

Maiguéla Caracas Caca Codera Barrachina Cumaná Cariaco

Maracaibo 21.11.1799 7.2.1800 Curipe

Piñón 16.7.1799

Valecia 22.2.6.3 Magdalena S. Juan 11.3. Barcelona 23.7.-25.8.16-24.11.1800 Cocollar Caripe 22.9.

S. Carlos Paó Parapara Ortiz Onoto Aragua

La Galera S. José Calabozo 14-24.3. Carito

AVENEZUELA

Guayabal 26.3. Maitaco 12.6. Angostura 13.6.-10.7.1800

San Fernando 27.-30.3. Altagracia Orinoco Borbon

Apure Arichuna 1.4. S. Rafael 8.6. Los Frailes 11.6.

Arauca Uruana 6.4. et 1.6. Mogote Cocuisa

8.4. Capanapari Rio Mela

Atures 15, 16.4. et 31.5. S. Fernando 26.5.

Maipure 18.-22.4. et 28. et 29.5. Rapides de Maipure 22.4. 27.5. (Retour) 23.4. Sierra Maiguéda

S. Fernando 23.-25.4. et 21.5. Guapasos 27.4. 28.4. Baltazar Viejo 29.4. Esméralda 27.-23.5.

Yavita 1.-5.5. Maroa 6.5. 10.5. 6.5. Esmeralda 27.-23.5. Orinoco

Tiriquin 7.-9.5.1800 S. Carlos 11.6. Casiquiare 14.5. 13.5. Mandavaca 12.5.

69 68 67 66 65 64

pendant six jours ; j'ai examiné en détail les couches dont le pic de Teyde est construit. Le citoyen Le Gros, vice-consul de la République, a bien voulu nous accompagner à la cime. [...] Nous dormîmes au clair de la lune à 1 200 toises de hauteur, la nuit à deux heures, nous nous mîmes en marche vers la cime, où, malgré le vent violent, la chaleur du sol qui brûlait (consommait) nos bottes, et malgré le froid perçant, nous arrivâmes à huit heures. Je ne vous dirai rien de ce spectacle majestueux, des îles volcaniques de Lanzarote, Canarie, Gomera, que l'on voit à ses pieds ; de ce désert de vingt lieues carrées, couvert de pierres ponce et de laves, sans insectes, sans oiseaux (habité seulement par la *viola decumbens*) ; désert qui nous sépare de ces bois touffus de lauriers et de bruyères, de ces vignobles ornés de palmiers, de bananiers et d'arbres de dragon, dont les racines sont baignées par les flots... Nous sommes entrés jusque dans le cratère même, qui n'a que 40 à 60 pieds de profondeur. La cime est à 1 904 toises au-dessus du niveau de la mer, telle que Borda l'a trouvé par une opération géométrique très exacte ; j'y ai ramassé des bouteilles d'air atmosphérique, et cet air analysé avec beaucoup de soin par un gaz nitreux (dont par le sulfate de fer je connais la pureté) ne contient que 0,19 d'oxygène. Cependant le vent très violent mêle sans doute l'air pur de la plaine (à 0,278 d'oxygène) à celui de la cime. J'y trouvai le thermomètre de Réaumur (non centigrade) à 2° ; à Orotava il était entre 18° et 19°. En comptant 16° de différence, on avait 119 toises par degré.

Le pic de Teyde est une immense montagne basaltique, qui paraît reposer sur de la pierre calcaire dense et secondaire. C'est la même qu'avec beaucoup de pierres à fusil on trouve au cap Noir, en Afrique, la même sur laquelle reposent les basaltes de Saint-Loup, près d'Agde, et ceux du Portugal. Voyez avec quelle uniformité le globe est construit ! Les

Açores, les Canaries, les îles du Cap-Vert ne paraissent être que la continuation des formations basaltiques de Lisbonne. Les flots amènent aussi et jettent sur la côte d'Afrique, sur les bords de Ténériffe, des granites, des syénites et le schiste micacé granitique que nous avons vu au Saint-Gothard, dans le Salzberg... Il est à supposer que c'est de ces roches que consiste la haute crête de l'Atlas, qui se prolonge à l'ouest vers les côtes du Maroc. Le cratère du pic, c'est-à-dire celui de la cime, ne jette (depuis des siècles) plus de laves (celles-ci ne sortent que des flancs). Mais le cratère produit une énorme quantité de soufre et de sulfate de fer. [...]

Mais les énigmes que nous rencontrons ont trait non seulement au monde inorganique, mais encore au monde vivant. Que sont devenus les Guanches de Ténériffe dont les momies enterrées dans des cavernes sont la seule preuve parlante de leur existence antérieure? Au xv^e siècle presque toutes les nations commerçantes, surtout les Espagnols et les Portugais, cherchaient des esclaves aux îles Canaries. On ne considérait pas leurs habitants comme des hommes, parce qu'ils n'étaient pas chrétiens, et on ne craignait pas de les mettre en parallèle avec le bétail et conséquemment de les regarder comme une marchandise. Cette circonstance que les îles Canaries formaient alors plusieurs petits États qui se faisaient la guerre, que souvent régnaient dans l'île deux princes ennemis l'un de l'autre, favorisa le commerce odieux de chair vivante, de même que la politique astucieuse des Européens entretenait ces inimitiés. Déjà les carnages et les exécutions avaient réduit les peuples insulaires à l'impuissance, lorsque Alonso de Lugo acheva la conquête. La peste, appelée Madona, de l'année 1494, emporta le reste des Guanches, et au commencement du xvii^e siècle il ne restait d'eux que quelques vieillards à Candelaria et à Guirnar. Mais quelques Guanches ne se mélangèrent-ils pas aux

Européens? Comme les descendants des Andalous ont une couleur brune, un tel mélange de races n'a pu, du moins, produire aucune modification notable dans la couleur de la peau des Blancs.

ARRIVÉE À CUMANÁ, SUR LES CÔTES DU VENEZUELA
(16 JUILLET) ET PREMIERS CONTACTS
AVEC LES INDIENS D'AMÉRIQUE

Au moment où nous nous disposions pour aller à terre, on aperçut deux pirogues qui longeaient la côte. On les appela par un second coup de canon; et, quoiqu'on eût arboré le pavillon de Castille, elles ne s'approchèrent qu'avec défiance. Ces pirogues, comme toutes celles dont se servent les indigènes, étaient faites d'un seul tronc d'arbre, et il y avait sur chacune d'elles dix-huit Indiens Guayqueries, nus jusqu'à la ceinture, et d'une taille très élancée. Leur constitution annonçait une grande force musculaire, et la couleur de leur peau tenait le milieu entre le brun et le rouge cuivré. À les voir de loin, immobiles dans leur pose et projetés sur l'horizon, on les aurait pris pour des statues de bronze. Cet aspect nous frappa d'autant plus qu'il ne répondait pas aux idées que nous nous étions formées, d'après le récit de quelques voyageurs, des traits caractéristiques et de l'extrême faiblesse des naturels. Nous apprîmes dans la suite, et sans franchir les limites de la province de Cumaná, combien la physionomie des Guayqueries contraste avec celle des Chaymas et des Caribes. Malgré les liens étroits qui semblent unir tous les peuples de l'Amérique, comme appartenant à une même race, plusieurs tribus n'en diffèrent pas moins entre elles par la hauteur de leur taille, par leur teint plus ou moins basané, par un regard, qui exprime chez les uns

le calme et la douceur, chez les autres un mélange sinistre de tristesse et de férocité.

Les Guayqueries appartiennent à cette tribu d'Indiens civilisés qui habitent les côtes de la Marguerite et les faubourgs de la ville de Cumaná. Après les Caribes de la Guyane espagnole, c'est la race d'hommes la plus belle de la terre ferme. Ils jouissent de plusieurs privilèges, parce que, dès les premiers temps de la conquête, ils sont restés les amis fidèles des Castellans. Aussi le roi d'Espagne les nomme-t-il, dans des *cédules*, ses « chers, nobles et loyaux Guayqueries ». Les Indiens des deux pirogues que nous rencontrâmes avaient quitté le port de Cumaná pendant la nuit. Ils allaient chercher du bois de charpente dans les forêts de Cedro, qui s'étendent depuis le cap San José jusqu'au-delà de l'embouchure de Rio Carûpano. Ils nous donnèrent des cocos très frais et quelques poissons du genre chætodon, dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer les couleurs. Que de richesses renfermaient à nos yeux les pirogues de ces pauvres Indiens ! D'énormes feuilles de bijao couvraient des régimes de bananes. La cuirasse écailleuse d'un tatou, le fruit du *crescentia cujete* servant de coupe aux naturels, les productions qui sont les plus communes dans les cabinets de l'Europe avaient un charme particulier pour nous, parce qu'elles nous rappelaient vivement qu'arrivés sous la zone torride nous avions atteint le but vers lequel nos vœux tendaient depuis longtemps.

Le *patron* d'une des pirogues s'offrit de rester à bord du *Pizarro* pour nous servir de pilote côtier. C'était un Guayquerie recommandable par son caractère, plein de sagacité dans l'observation, et dont la curiosité active s'était portée sur les productions de la mer comme sur les plantes indigènes. Un hasard heureux a voulu que le premier Indien que nous rencontrâmes au moment de notre atterrage fût l'homme dont la connaissance nous devint la plus utile pour

le but de nos recherches. Je me plais à consigner dans cet itinéraire le nom de Carlos del Pino, qui, pendant l'espace de seize mois, nous a suivis dans nos courses le long des côtes et dans l'intérieur des terres.

Nous passâmes une partie de la nuit sur le pont. Le pilote guayquerie nous entretint des animaux et des plantes de son pays. Nous apprîmes, avec une grande satisfaction, qu'à peu de lieues de la côte on trouvait une région montagneuse et habitée par les Espagnols, dans laquelle le froid était très sensible, et qu'on connaissait, dans les plaines, deux crocodiles très différents l'un de l'autre, des boas, des anguilles électriques et plusieurs espèces de tigres. Quoique les mots *bava*, *cachicamo* et *temblador* nous fussent entièrement inconnus, nous devinâmes facilement, par la description naïve des habitudes et des formes, les espèces que les Créoles désignent par ces dénominations. Oubliant que ces animaux sont dispersés sur une vaste étendue de terrain, nous espérames pouvoir les observer dans les forêts voisines de Cumaná. Rien n'excite autant la curiosité d'un naturaliste que le récit des merveilles d'un pays auquel il est sur le point d'aborder.

PREMIER SÉJOUR À CUMANÁ (16 JUILLET-18 NOVEMBRE)

Les bords du Manzanares sont très agréables, et ombragés de mimoses, d'*erythrina*, de ceiba et autres arbres d'une taille gigantesque. Une rivière, dont la température, dans le temps des crues, descend jusqu'à 22°, quand l'air est à 30 et 33°, est un bienfait inappréciable dans un pays où les chaleurs sont excessives pendant toute l'année, et où l'on désire se baigner plusieurs fois par jour. Les enfants passent pour ainsi dire une partie de leur vie dans l'eau : tous les habitants,